

Adélaïde et Ferdinand.

Numéro d'inventaire : 1981.00033.20

Type de document : image imprimée

Éditeur : Imagerie Delhalt (Nancy)

Imprimeur : Imagerie Delhalt

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1895 (vers)

Description : Planche composée de 1 image (203 x 237) en couleurs avec légende. Planche collée sur une feuille cartonnée.

Mesures : hauteur : 391 mm ; largeur : 270 mm

Notes : Histoire tragique d'Adélaïde et Ferdinand sur un air du Prélude de Ninon.

Mots-clés : Images de Nancy

Musique, chant et danse

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill. en coul.

ADÉLAÏDE ET FERDINAND.

321.



Ann. du Préfète de Nîmes.

Adèle vers l'antique Némée,
Adélaïde et Ferdinand
Paysans à leur chère patrie
Le tribut d'un amour constant.
Ferdinand, héros intrépide,
Se reposait sur des lauriers,
Et sur le sein d'Adélaïde
Comptait tous ses exploits guerriers.

Pour gage d'une foi constante
Dans le temple heureux d'Hymen
Ferdinand donne à son amante
Son cœur, son amour et sa main :
Pour prix de sa fidèle femme,
Trois anneaux déposés à l'instant
Aux doigts de son aimable femme,
Signe de son amour constant.

Le chaste sein d'Adélaïde
Met au monde un fils, un guerrier ;
Ferdinand veut être son guide,
En soldat il veut l'élever.
Enfant d'un héros plein de gloire,
Il sera lui-même un héros ;
Comme les guerriers de mémoire,
Il grandira sous les drapeaux.

Bientôt Mars fait prendre les armes ;
Ferdinand arrache des bras
De son épouse tout en larmes
Et de son fils trop jeune, hélas !
« Adieu, lui dit-il, tendre ami,
» Il faut que je vole aux combats ;
» Si le sort termine ma vie,
» Que mon nom survive ici-bas. »

Il part pour commander l'armée,
Tout plein de gloire et de chagrin.
Adélaïde, abandonnée,
Porte un second fruit d'Hymen.
Un an croît et perdille,
Que dis-je ? un traitre, un scélérat,
Ose à la belle Adélaïde
Proposer... Dieu ! quel attentat !

« L'homme ne consume, n'efface,
» Ah ! d'ignorer mon nom vœux !
» Oui, je n'ai qu'un cœur et qu'une âme,
» Vous les exhortez tous les deux.
» Ces anneaux que votre main porte,
» Que je les prenne sur mon cœur ;
» Vous voyez où l'amour s'empare,
» Ah ! comment à mon ardeur ! »

« Est-ce vous, Charles ? reprend-elle,
» A quel donc vous exposez-vous ?
» A Ferdinand, je suis fidèle,
» Méconnaissez-vous mon époux ?
» Votre femme est bien criminelle,
» Sortez d'ici, vil suborneur !
» Vous me soupçonnez infidèle,
» Fuyez ! vous m'êtes en horreur. »

Le méchant Charles, plein de rage,
Médite un projet bien affreux :
« Que la foudre me déshonore,
» Que je les rende malheureux. »
Aussitôt trois anneaux semblables
Le traître fait faire en secret.
De perdre deux époux aimables
Le monstre forme le projet.

Il part, puis au champ de la gloire
Il vole trouver Ferdinand.
Bientôt ce fils de la victoire
Embrasse, presse le méchant.
« Comment se porte Adélaïde ?
» Et mon fils ? Quel t tu ne dis rien.
» Ta femme, hélas ! dit le perfide,
» Fais ton malheur avec le sien. »

« Vois-tu ? ces anneaux sont le gage
» De ma victoire sur son cœur ;
» Et de ton épouse si sage
» Je suis l'époux et le vainqueur. »
Ta hardiesse sera punie,
Dit le furieux Ferdinand ;
Mour !... Alors d'une main hardie,
Sûr lui plonge un fer tranchant.

Le guerrier, que la jalousie
Agite par mille remords,
Monte à cheval plein de furie,
Ne se connaissant plus alors.
Vers ses terres il s'achemine,
Il n'est plus à lui... fatal sort,
Le long du chemin il ramène
Carnage, sang, horreur et mort.

Il arrive, court chez sa femme,
Elle vient de donner le jour
Au fruit d'une sinistre flamme
Que couronna le tendre amour.
Il prend, dans sa fureur délirante,
Le pauvre petit innocent,
Le précipite avec colère,
Sous ses pieds l'écrase à l'instant.

« Arrête, crie Adélaïde,
» Quel t tu massacres ton enfant. »
Mais dans sa fureur homicide,
Il ne demande que du sang.
« Femme, dit-il, trop indigne,
» Viens recevoir ton châtiment,
» La mort la plus cruelle,
» Oui, va le réduire au néant. »

Du lit il arrache sa femme,
Et dans la cour la traîne, hélas !
« Tu vas périr, dit-il, infâme,
» Viens, viens, recevoir le trépas ! »
O coule de la perfidie !
Son épouse, par les cheveux,
Est attachée avec furie
Après un cheval vigoureux.

Sur ce courroux monté lui-même,
Au grand galop le fait courir,
Et dans son désespoir extrême,
Le traîne avec rage et plaisir.
Le malheureux Adélaïde
Marque le chemin de son sang,
Et le cavalier, quoiqu'intéressé,
Prend et s'arrête à l'instant.

Il ne reconnaît plus son maître,
L'horreur de ce spectacle affreux
Et tout le sang qu'il voit paraître
L'arrêtent et lui troublent les yeux.
Ferdinand, près de sa victime,
Avance ; elle respire encore :
« Ah ! dit-elle, quel est mon crime,
» Que je le sache avant ma mort. »

« Ton crime, oes-tu bien vite,
» Le demander à ton époux ;
» Ces trois anneaux, Adélaïde,
» Voilà trois témoins contre vous.
» Ciel ! dit-elle, je suis contente,
» Reconnaissez donc votre erreur,
» Regardez, je meurs innocente,
» Pour moi c'est le plus grand bonheur.

« Ah ! je suis encore votre femme ;
» O mon époux ! ô mon gant ;
» Vous avez douté de ma flamme,
» On vous a trompé, Ferdinand !
» Regardez à mon doigt ce gage,
» Reconnaissez mon vrai amoureux.
» Adieu... je vais l'affreux image
» Du paléable éternel repos. »

« Tu es morte, épouse si sage !
» Non, je ne le survivrai pas ;
» O grand Dieu ! quel triste assemblage,
» Ah ! pour moi quel affreux trépas !
» Adieu, ma trop chère victime,
» Je suis ton époux, ton bourreau,
» Tu ne vis plus, voilà mon crime,
» Je vais le rejoindre au tombeau. »

D'un fœux ami voit l'ouvrage.
Le farouche Ferdinand
Prend son épée avec courage
Se la plonge, hélas ! dans le sang.
Il meurt auprès d'Adélaïde,
Troublé de remords déchirants ;
C'est ainsi que cet homicide
Termine ses derniers moments.

6.4.01.03 / 81033^{eo}

